2ME ANNÉE—No 15 LE NUMÉRO, 8 CTS SAMEDI, 7 NOVEMBRE 1903

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY *Dire vrai et faire bien.*

ABONNEMENT :
UN AN - - - - - $2.00
SIX MOIS - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL, MAIN 999

A L'ETRANGER :
Un an - - Quinze francs
Six mois - - - 7 frs 50
Strictement payable d'avance.



SOMMAIRE

IMPRIMERIE A. P. PIGEON, 1595-1597 RUE ONTARIO

THEATRE NATIONAL FRANÇAIS

4440 Ste-Catherine. George Gauvreau, Prop.

Semaine du 9 Novembre

La Prièra des Naufragés

Prix { **Matinée, 10, 15, 20, 25 et 30c.**
{ **Soirée, 10, 25, 35, 40 et 50c.**

N. B.—Les enfants âgés de moins de 5 ans ne sont pas admis aux représentations.

J. G. YON

Editeur et Importateur de Musique et d'Instruments

Le PLUS GRAND CHOIX de MUSIQUE au CANADA

1732 STE-CATHERINE

Tel. Bell, Est 1710

MONTREAL

Un assortiment considérable de musique en feuilles et en recueils, ainsi qu'un assortiment complet de l'édition de SCHIRMERS, PETERS et LETOLFF. Musique pour Piano, Orgue, Violon, Violoncelle, Guitare, Mandoline, Banjo, Cornet, Flûte, Clarinette, Fanfare et Orchestre Musique religieuse, etc.

QUERY FRERES Photographes

10 Cote St-Lambert, Montréal

FEU **MARINE**

Insurance Company of North America

DE PHILADELPHIE

Capital payé - $3,000,000.00
Actif - - $10,079,478.00

ROBERT HAMPSON & SON

Agents Généraux

Bâtisse "CORN EXCHANGE"

39 RUE ST - SACREMENT, Montréal



DENTISTES...

Nos dents sont d'une grande beauté, naturelles, inusables, incassables, sans traces d'artifices, et donnent la plus grande satisfaction à tous. Elles sont garanties. Or, ciment, argent pour plombage. Electricité.

Institut Dentaire Franco - Americain

162 Rue St-Denis, Montreal

Bell, Est 1744.

CHRONIQUES DU LUNDI

PAR

FRANÇOISE

Un fort volume de 325 pages. Prix, 35c
A vendre chez MM. DEOM & FRERES,
1877 Rue Ste Catherine, Montréal.

Fleurs Fraiches!

Reçues tous les jours chez

ED. LAFOND

Le Fleuriste des Theatres

1607 RUE STE. CATHERINE

Tél. Bell Est 1949

Tout ouvrage exécuté à des prix modérés.

MADAME M. BOUDET

Professeur de Coupe et de Couture . .

663 RUE ST-DENIS

(Cours spécial pour les couturières qui n'ont pas de méthode de coupe. Pour toute information s'adresser à Mme Boudet, 663 rue St-Denis. Tél. Bell, Est 1966.)

CONSOMPTION

TOUX
RHUMES
ASTHME
BRONCHITES
TUBERCULOSE

GUERIS PAR LES

CAPSULES CRESOBENE



En usage dans les Hopitaux les communautés Religieuses et recommandées par Messieurs les Medecins

SE VENDENT DANS TOUTES LES PHARMACIES AU PRIX DE 50 CENTINS LE FLACON. EXPEDIEES FRANCO. PAR LA POSTE. AU CANADA ET LES ETATS UNIS, SUR RECEPTION DU PRIX

ARTHUR DECARY PHARMACIEN

1688 RUE ST CATHERINE

MONTREAL.

2ME ANNÉE—No 15 SAMEDI, 7 NOVEMBRE 1903

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT :	REDACTION et ADMINISTRATION	A L'ETRANGER :
UN AN - - - - - $2.00	80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.	Un an - - Quinze francs
SIX MOIS - - - - - 1.00	TEL. BELL, MAIN 999	Six mois - - - 7 frs 50
Strictement payable d'avance.		Strictement payable d'avance.

Prière du Mort.

Mon Dieu, je suis debout dans le lin du suaire
Et près de comparaître à votre jugement ;
J'écoute des mortels le bruit tumultuaire :
La clameur qui blasphème et le baiser qui ment.

Je me sens pénétré de crimes et de fautes :
J'étais peu charitable et je fis bien du mal ;
J'ai déçu des amis et j'ai trahi des hôtes ;
Je fus méchant pour l'homme et dur pour l'animal.

Pour ma charité nulle et mon cœur qui s'égare,
Ouvrez-moi votre enfer si j'en pris les chemins ;
Mais soyez moins cruel pour moi que pour Lazare,
Et ne me rendez pas aux tristes jours humains !

ROBERT DE MONTESQUIEU.

La Toussaint.

LA plus douce, la plus personnelle des fêtes !

Ne l'oublions point, parmi ces saints innombrables que l'Eglise honore en ce jour, il y en a dont le sang coule dans nos veines.... Il y en a—ô délicieuse pensée !—que nous avons personnellement connus, personnellement aimés. Durant leur séjour ici-bas, ces bienheureux ont peut-être ressenti pour nous une sympathie profonde. Peut-être ont-ils emporté la lumière et la joie de notre vie. Peut-être par nos larmes, nos suffrages, avons-nous hâté leur entrée au ciel.... Nous y ont-ils oubliés? Ces torrents de volupté qui les inondent ont-ils altéré leur amour pour nous? Le pouvons-nous croire? Pouvons-nous douter de leur ineffable compassion, de leur incessante prière pour nous, malheureux, qui cheminons encore dans la vallée d'épreuves?

Et, en ce jour béni, en cette glorieuse fête qui sera un jour la nôtre—il faut l'espérer fermement—ne saurions-nous nous élever un peu au-dessus des misères de la terre?

—Pourquoi êtes-vous sur la terre? demandait-on à Anaxagore?

—Pour regarder le ciel, répondit-il.

LAURE CONAN.

Le Jour des Morts

NOVEMBRE, c'est le mois noir, le mois triste infiniment, où, de la terre qui meurt, monte un sublime et grandiose lamento..... Novembre, c'est le mois des morts.

Un moment, l'humanité interrompt sa course vertigineuse et se recueille devant les mystères de l'au-delà. Et, le doute perd son nom, et le scepticisme finit, car nul ne saurait nier la mort.

Les malheureux, hantés plus fortement aujourd'hui par la réalité de leurs misères, songent pour consoler leurs douleurs, qu'ils sont heureux ceux qui dorment au grand dortoir, et que le poids de la vie serait trop lourd à porter s'il n'y avait la mort libératrice.

Les morts ! c'est vers eux surtout que toutes les pensées se tournent, eux, qui sont impuissants contre les trahisons et les mensonges, eux, que, trop souvent, la moisissure de l'oubli recouvre d'un linceuil plus épais que la toile de leur suaire.

Aimons les morts. Ils n'ont pas cessé de nous aimer, dans cette autre vie qui ne connaît ni le délaissement, ni l'inconstance.

Aimons les morts. Gardons-leur un memento fidèle. Quand nous irons bientôt les rejoindre — qu'est, vis-à-vis de l'éternité, une heure, un jour, ou une année? — les vivants nous rendront l'aumône de nos prières et de nos souvenirs.

Aimons les morts. Ils ont souf-

fert, ils ont expié leurs négligences et leurs fautes, aimons-les, glorifions-les, eux qui ont mérité de mourir....

FRANÇOISE

2 novembre.

L'Apothéose d'un Artiste.

M. Henri d'Arles, dont le nom est si connu dans le monde des arts et des lettres, a fait, il y a peu de temps, un voyage au Canada. Il s'est arrêté à Québec et il a rencontré là un artiste très humble, aimant la retraite, faisant de l'art pour l'art et vivant pourtant de cette noble vocation si mal rétribuée dans notre pays.

Il lui a consacré non pas un article, mais *tout un livre!* livre magnifique, intitulé PROPOS D'ART, relié avec luxe, précédé d'une préface par monsieur le comte Robert de Montesquiou et contenant une gravure parfaite de l'œuvre capitale de l'artiste, *Le Sanctus à la maison*. Jamais pareil hommage n'avait encore été rendu à l'un des nôtres.

Espérons que tout le monde en Canada lira ce livre. Ceux qui connaissent M. Charles Huot, sa vie, ses efforts et son œuvre, se réjouiront avec moi de cette éclatante reconnaissance de son talent ; ils remercieront M. Henri d'Arles d'avoir écrit les pages qui suivent et que je transcris de son chapitre dixième, intitulé : *Œuvre de maître :*

"En quittant l'atelier, hier, je me dirigeai vers les remparts. Une pluie fine tombait, pas assez abondante pour incommoder. Assis sous un des kiosques à dôme vert, je regardais toujours, intérieurement, l'un ou l'autre des tableaux qui m'avaient le plus frappé, quand un phénomène naturel vint transporter ma pensée dans une autre sphère de beauté. La pluie forma comme un rideau qu'un léger vent d'est se mit à promener lentement au-dessus du fleuve et de la pointe extrême de l'île d'Orléans. C'était merveille de voir onduler ce voile de gaze, cette dentelle cristaline. Ses plis humides touchaient l'onde, caressaient la terre, allaient et venaient selon que soufflait la brise. Tout-à-coup, un rayon perça la nue, et le tissu vaporeux s'irrisa. Ses goutelettes brillant comme des joyaux, s'allumèrent de tous les feux des pierreries. L'air fut rempli de leurs riches chatoiements.... Ah! La nature sera toujours l'inimitable, l'incomparable artiste que les essais de notre main ne peuvent faire oublier. D'ailleurs, ces essais ne valent qu'autant qu'ils les rappellent et qu'ils la représentent, mais revêtue d'idéalisme.... Un célèbre académicien remarquait spirituellement, dans un discours de réception, que l'on était porté, de notre temps, à abuser du mot de "génie." Et il ajoutait : "L'on a d'autant moins raison de prodiguer ce terme que les vrais génies sont plus rares à notre époque." Assurément, personne ne fera à l'orateur le reproche d'optimisme. Je crois que ce mot "chef-d'œuvre" revient aussi trop souvent dans les écrits de nos contemporains. On le prononce à tout propos, on l'applique à des choses qui vraiment n'en sont pas dignes. Et à force d'être appliqué sans assez de discernement, il a fini par perdre de sa valeur. Pourtant, c'est un bien grand mot, un mot sublime. Les anciens, qui en comprenaient, mieux que nous, la portée, ne s'en servaient que rarement, qu'à bon escient, et pour désigner les productions les plus hautes et les plus parfaites. Il fallait qu'une œuvre réunît des qualités extraordinaires de conception et d'exécution pour être ainsi appelée. Et c'était juste, c'était prendre ce terme dans sa signification entière. Il suppose tant, en effet, il est si ample et si majestueux !

"Or, ce mot de "chef-d'œuvre," dont nous avons le respect, ce culte dont nous voudrions comprendre tout le sens, oserons-nous l'inscrire au bas de ce tableau du "Sanctus" que le peintre vient de terminer ? Des critiques d'art n'ont pas hésité à le désigner ainsi, déjà. Et pourtant, ils n'en avaient pu en juger encore que d'après les esquisses. Car l'auteur a mis du temps, de longues années avant de réaliser sa pensée. Cette toile qui est là toute neuve et toute fraîche, a été précédée d'un nombre considérable d'études d'ensemble et de détails, toutes faites d'après nature. L'idée a été silencieusement méditée. Et c'est après ces travaux préparatoires que l'œuvre dernière a jailli. Mais certains admirateurs n'avaient pas attendu son apparition pour la saluer avec enthousiasme. La seule vue des premiers essais les avait ravis. Telle en était la suavité de sentiment, la surnaturelle poésie, qu'ils avaient immédiatement comparé ce sujet aux plus belles choses et l'avaient décoré du nom de chef-d'œuvre. Encore une fois, c'est un très grand mot que celui-ci. Et vraiment nous n'osons pas en porter la responsabilité. Non pas que l'œuvre ne puisse soutenir peut-être l'éclat de ce nom, mais parce qu'il ne nous appartient pas, croyons-nous, de le prononcer. Il nous semble que c'est l'affaire de la postérité. Aux créations humaines, il faut l'épreuve du temps..............

"Maintenant, quelle est l'idée de ce tableau du "Sanctus," quelle en est l'âme ! Où le peintre a-t-il puisé son inspiration ?

"La messe est l'acte religieux par excellence dans notre culte divin. C'est le renouvellement, d'une façon non sanglante, du Sacrifice de la Croix. Jésus s'immole de nouveau sur l'autel en hostie d'expiation ... Or, dans les campagnes catholiques de France et du Canada, pendant le service solennel du dimanche, la cloche tinte au moment du "Sanctus" et de la "Consécration".... Et alors, les rares personnes restées à la maison s'agenouillent, prient, adorent, s'unissent de cœur aux fidèles assemblés dans un même sentiment de foi et d'amour. Or, c'est une pareille scène que l'artiste a voulu représenter ici—scène d'exquise beauté religieuse—une jeune paysanne qui "garde" la maison, tandis que les autres sont à la messe, et prépare le dîner de la famille, s'est agenouillée au son du "Sanctus," et la voici adorant, dans la simplicité de son âme croyante, le Dieu trois fois saint."

L'espace ne me permet pas de donner ici la description, la merveilleuse analyse que fait l'auteur de ce tableau. Tout le chapitre, tout le livre est à lire et à méditer. La gravure du tableau, faite par Ringler sera sans doute mise en vente et devra orner tout intérieur canadien-français. "Un mot, s'écrie à la fin l'auteur, résumera

toutes mes impressions : *l'artiste peut attendre en paix, dans la gloire de cette création, le verdict de l'avenir.*''

Il faut convenir, en lisant *Propos d'art*, que ce livre est pour notre compatriote une véritable apothéose ; aussi je ne regrette pas d'avoir mis ce mot en tête de ces extraits. Il est bien doux de penser aussi que Charles Huot n'est pas notre seule gloire artistique. De nouveaux talents surgissent parmi nous constamment, et nous avons pu admirer, dernièrement, à Ottawa, les prémices du travail d'un autre jeune artiste, dont j'espère pouvoir parler un autre jour.

ERROL BOUCHETTE.

Une Œuvre recommandable

NOTRE ville, si féconde en élans de charité, avait cependant une lacune à combler : elle vient d'y pourvoir par la fondation de la *Société Protectrice pour les Femmes, les Enfants et les Vieillards*.

J'ai visité cet asile un des jours de la semaine dernière, afin de juger, de visu, combien est grande la charité qu'on y pratique et quel sublime apostolat on peut y exercer.

Le champ d'action est plus vaste qu'on ne pourrait le croire, et, une causerie avec Mme Gagnon, l'intelligente directrice de l'établissement, n'a fait qu'accroître mes sympathies, depuis longtemps acquises à une œuvre de ce genre, et j'ai été davantage convaincue de la nécessité impérieuse d'une pareille institution.

Là, les pauvres femmes que le sort et les maris, plus encore, ont inhumainement traitées, seront recueillies, soignées et placées à l'abri des rigueurs et des persécutions. Toutes les pauvretés seront reconnues, toutes les misères morales seront écoutées et les sages conseils, les meilleurs encouragements, dans les plus douces paroles, seront prodigués. Les accents bienveillants et sympathiques font tant de bien pour relever les âmes affaissées ou désespérées ! Et à ce propos, je félicite les messieurs du comité de secours d'avoir choisi pour diriger ce charitable établissement une femme, non seulement intelligente et bien douée, mais bonne et vibrante, à qui tous les cœurs s'ouvriront d'eux-mêmes et qui sait trouver les mots qui consolent et qui fortifient. Encourager, relever, guider ou ramener dans le bien, oh ! la belle religion que celle-là !

—Des malheureuses m'ont avoué ici ce qu'elles avaient refusé de déclarer au juge d'instruction, m'a dit Mme Gagnon.

J'en étais sûre. Une femme parlera sans restriction à une autre femme sachant qu'elle sera comprise, que ses douleurs auront des échos et qu'il y aura communion d'âmes dans les tristesses et les duretés de la vie.

C'est pourquoi, partout où il y a des défaillances à faire l'aveu, des malheurs à écouter, je voudrais voir, pour les faciliter et les entendre, les femmes seules vraies interprêtes des faiblesses et des tentations de leur sexe...

Les enfants aussi trouvent un home confortable et douillet au No. 321 de la rue Dorchester ; au moment de ma visite, deux marmots, frétillants de vie et de bonne humeur, jouaient à qui mieux mieux dans le jardin, n'interrompant leurs ébats que pour venir nous regarder à travers le vitrage de la porte-fenêtre où ils écrasaient leurs petits nez mutins avec infiniment de satisfaction.

L'un avait sa mère en prison, celle de l'autre, à demi-folle, ne voulait plus veiller sur lui..... Les enfants recueillis ainsi seront placés dans des familles honnêtes et laborieuses où ils prendront, avec le goût du travail, les exemples et les principes qui en feront de bons citoyens.

Enfin, les vieillards, — les vieillards, ces vaincus de la vie,— trouveront, sous les auspices de cette société, une retraite agréable et sûre pour y attendre la mort qui délivre.

Il y a longtemps que j'avais désiré cet asile bienfaisant pour leurs jours décolorés et sans soleil.

Combien mon cœur s'émeut devant le spectacle de la vieillesse ! combien j'ai de pitié pour ces hivers que le sort a faits si rudes et si âpres ! Réchauffons leurs mains gourdes dans la chaleur d'une retraite confortable ; mettons un rayon de joie dans ces pauvres yeux pâlis, lavés par l'amertume de bien des larmes, et assurons à leur vie, sans espoir comme sans avenir, les douceurs d'une atmosphère sereine et quiète.

Les anciens avaient placé, parmi les dévotions de leur culte, le respect de la vieillesse ; le christianisme nous le commande tout particulièrement ; soyons heureux d'avoir l'occasion d'exercer une vertu si facile.

La Société Protectrice des Femmes, des Enfants et des Vieillards travaille concurremment avec les sociétés de bienfaisance de la ville. Elle est laïque et complète ce que le cadre des institutions charitables sous le contrôle des religieuses ne saurait embrasser.

Toutes les bonnes volontés, toutes les sympathies doivent adhérer à cette œuvre, et, je félicite cordialement mes camarades, les zélées chroniqueuses de *La Patrie* et de *La Presse*, d'avoir commencé une organisation efficace et étendue qui en assure son maintien et sa durée.

FRANÇOISE.

Nous apprenons avec plaisir que les commissaires d'écoles de Montréal, à leur dernière assemblée ont unanimement adopté la résolution suivante :

" Résolu, que les écoles qui ont des élèves assez avancés soient autorisées à se servir du *Traité de Droit Usuel*, par Mme Marie Gérin-Lajoie, dans la huitième année du programme officiel.''

Le Conseil d'Instruction Publique avait déjà rendu l'enseignement de ce traité facultatif dans toutes les écoles de la province, et la commission scolaire de Montréal vient de donner un exemple que nous souhaitons être suivi par toutes les autres.

Les académies de Mme Marchand et de Mlle Labelle auxquelles nous nous intéressons particulièrement, ne tarderont pas, nous le croyons, à adopter le *Traité de Droit Usuel*, enseigné déjà dans les principales maisons d'éducation de la ville.

Les femmes, c'est comme les vagues de l'Océan ; toutes les mêmes, jamais semblables.

DANIEL DARC.

Votre véritable ami est celui qui ne vous passe rien et qui vous pardonne tout.

CTESSE DIANE.

REVERIE

......A CLARITTA.

J'ERRAIS par la grande maison déserte, qui, si peu de temps auparavant, avait été la demeure de ma vieille amie, morte maintenant ; partie, pour cet au-delà, dont aucun être humain ne saurait pénétrer les mystères.

Furetant, ici et là, je recueillais, tantôt un bout de broderie commencée, tantôt un dessin à peine ébauché, un livre ouvert — legs de la chère disparue ! — et, à la tombée du jour, je me retrouvais dans la petite bibliothèque qu'elle aimait tant et où tout me parle d'elle ! Il me semble même sentir son ombre planer doucement sur toutes ces choses, me demandant de les garder religieusement, contre tous regards indiscrets. Voici sa plume qu'elle a laissé tomber, dans cette crise soudaine qui nous la ravit si brusquement ; là, sur la table, des feuilles éparses de manuscrits ; et, dans ce tiroir ouvert..... qu'est-ce ?.... ah ! des lambeaux de journal ! Sans doute, sentant venir, la grande faucheuse, elle avait voulu dérober ses secrets aux yeux profanes des indifférents ; mais la mort, inexorable, était venue trop tôt—l'ayant surprise avant la fin du jour, encore à l'œuvre,—et tout était comme elle l'avait laissé.

Chargée de réunir ces choses, qui me semblaient des parcelles de son cœur,—je m'oubliais parfois, et mes yeux, malgré moi, lisaient ces bouts de phrases : "Comme j'étais heu- " reuse, ce soir-là ! je prodiguais mes " sourires à tous, et, j'allais chanton- " nant gaiement ! D'ailleurs, pour " quoi n'être pas heureuse, quand la " vie est si belle ?" Puis, un peu plus loin : — "et j'attendais ce soir-là, " une lettre, ce qui ne contribuait " pas du tout à ma joie, disons-le tout " bas. J'arrivai donc gaiement ; et, " en effet, une lettre m'attendait. " Rapidement, je la décachetai... hé- " las ! quand j'étais si heureuse, je " ne pensais pas que le passé nous " appartînt, mais l'avenir !... A peine " en avais-je lu quelques lignes, que " déjà, je ne voyais plus rien, et ce " fut à travers un voile de larmes, que " je finis ma...." et là, encore, la feuille brusquement déchirée, n'en disait pas plus long. Un peu plus loin encore :—Chères illusions ! qu'ê- " tes-vous devenues ? Dieu seul fut " témoin de mes larmes, et de ce qui " se passa dans mon cœur, en cette " nuit mémorable ! Il m'en tiendra " compte, et, vous... oh ! vous !... " pardonnez-moi..."

Ces dernières lignes étaient presque illisibles, à moitié effacées par les larmes. Et, moi, me rappelant soudain, je murmurais tout bas, aussi : "Pardon !" La morte dut m'entendre, et sans doute elle me l'accorda.

Relevant la tête, j'aperçus à travers la croisée, grande ouverte, une étoile. Puis, une à une, les célestes veilleuses apparurent illuminant la sombre voûte. Rêveuse, je contemplais ce spectacle féerique, puis, me rémémorant une vieille histoire, légende plutôt, qui m'avait charmée, et qui finissait ainsi :

" Quand deux yeux s'éteignent sur terre,
" Deux astres s'allument aux cieux !"

Je me penchais, un peu plus avant, essayant de sonder, de mes yeux terrestres, l'insondable profondeur, de cette immensité bleue !

Etait-ce l'espoir d'y retrouver les grands yeux de ma bonne amie ?... Peut-être !... car, il est des heures, où il fait bon de croire ces naïves légendes, où le cœur, brisé, anéanti par la douleur, éprouve un besoin instinctif de retremper sa foi, aux simples et pieuses croyances de nos aïeux !— croyances pleines d'une poésie douce, et, de ce parfum suave, émanant des vieilles choses ! Puis, devenue plus exigeante, je leur demandais le secret qu' "elle" avait si bien gardé ! car je devinais, que cette vie sédentaire, n'était pas ce qu'elle avait rêvé. Mais, les étoiles restaient muettes !... Depuis combien de temps, ô astres mystérieuses ! contemplez vous notre pauvre monde ? De combien de drames sombres, d'agonies secrètes, n'êtes-vous pas témoins ? Qu'êtes-vous en réalité ? La légende dirait-elle vrai ? Seriez vous :

" Les grands yeux bleus ou noirs de celles
" Qui nous aimaient tant ici-bas ;
" Doux rayons, lueurs immortelles,
" Que le temps ne soufflera pas ?
" Et ces yeux purs comme une prière,
" De loin nous regardant encore,
" Seraient-ils ceux de nos mères ?"

Ah ! vous gardez bien vos secrets ! brillant toujours, calmes et nettes ! Et, l'homme se sent meilleur, voit monter en lui des aspirations plus nobles, plus hautes, après vous avoir contemplées ! Et l'on croirait, l'influence des aimées, depuis longtemps envolées, renaître en soi !

Aussi, souvent, songeant à la chère morte, je me console en admirant ces astres. Ah ! brillez, brillez, étoiles ! brillez toujours sans voiles, à travers les siècles,

" Baignant de vos clartés pieuses,
" Les hommes, pour l'éternité !"

ADRIENNE D'ORVILLE.

Montréal, octobre, 1903.

Charmant le dîner de Nazareth présidé pour tout ce que Montréal compte de charitable et de meilleur. Les convives, mis en bonne humeur par la variété et le choix des mets se sont amusés jusqu'à une heure avancée de la soirée. Dans une des salles du soubassement, les aveugles de l'institution ont donné un fort beau concert, qui a été comme le complément de cette fête vraiment réussie de tous points. La recette a dû être excellente, et nous félicitons les dames patronesses de l'institution et leur présidente, Mme A. Turcotte, du succès pécuniaire, et autres qui sont venus les dédommager de leurs efforts et de leurs soucis.

Quelle est la plus haute faculté de l'âme ?

Est-ce que ce n'est pas le génie ?

Non, c'est la bonté.

VICTOR HUGO.

On ne triomphe de la calomnie qu'en la dédaignant.

MME DE MAINTENON.

Tribune Libre.

Ottwa, 17 oct. 1903.

Chère Françoise,

Pourrais-je attirer votre attention sur ceci ? Je trouve dans *Le Journal de Françoise* ce qui suit :

Si l'on vous faisait lire le vers suivant qui, paraît-il, a coûté de longues et rudes peines à son auteur,

Qui flamboyant guidait Zéphire sur les eaux.

et qu'on vous demandât ce que vous y trouvez de particulier ou de remarquable, assurément vous seriez embarrassé pour répondre. Or, apprenez que le titre de ce vers consiste en cela que l'auteur y a renfermé toutes les lettres de l'alphabet français, moins le *j* et le *v* qui, à l'époque où ce tour de force fut accompli, étaient confondus avec l'*i* et l'*u*, et moins aussi le *k*, qui généralement, en français, ne figure que dans des mots de provenance étrangère.

Remarquez, s'il vous plaît, que les lettres *w* et *c* ne se trouvent pas dans ce vers. Pour le *w*, je suppose que c'est la même chose que pour le *k*, qu'on ne le voit que dans "des mots de provenance étrangère ;" mais ce n'est pas ainsi dans le cas de la lettre *c*. Pourqui ne pas avoir fait le vers comme suit :

"Qui flamboyant guidait Zéphire sur *ces* [eaux ?"

Ne serait-ce pas plus complet, ce tour de force ? Et même, ne croyez-vous pas que le vers serait plus fort et plus élégant ! Pardonnez ces observations de ma part, mais vous voyez ainsi avec quelle attention je suis la littérature canadienne, et surtout *Le Journal de Françoise*.

Veuillez agréer, je vous prie, chère Françoise, l'assurance de mes sentiments les meilleurs

J. K. Foran.

[Note de la Rédaction.—Le barde irlandais a raison, mais nous croyons que c'est par une faute d attention dans la correction des épreuves que la lettre *c* a été remplacée par *l*.]

Pour vous consoler de ce que vous souffrez, songez à ce que vous ne souffrez pas.

Mme d'Epinay.

On sculpte, on dore l'idole pour n'avoir pas à rougir d'adorer une bûche.

Mme Roland.

Au Monument National

Dimanche soir, le 8 de ce mois, nous aurons l'occasion d'entendre de nouveau la messe de M. Contant.

On se souvient de l'immense succès de la première audition de cette œuvre, succès confirmé par une critique très élogieuse. M. Achille Fortier, qui ne se contente pas d'écrire des Lieds excellents, a fait une analyse savante de cette œuvre dont il a su souligner toutes les beautés.

Le peu que j'ai entendu à une répétition ne me permet pas de juger, surtout après une appréciation aussi autorisée que celle de M. Fortier. Cependant, si je n'ai pu saisir tous les mérites de cette composition, j'ai pu du moins remarquer des qualités musicales réelles. Il est possible qu'on y sente quelques influences, mais les développements y sont rssez riches et surtout la couleur orchestrale est assez variée pour que l'on félicite M. Contant d'avoir fait une œuvre vraiment personnelle.

Le caractère de cette messe est avant tout mélodique. Peut-être même l'est-il un peu trop pour une œuvre religieuse, car l'émotion qu'on éprouve est d'origine plutôt sonore, surtout à cause de la couleur orchestrale, dont j'ai parlé tantôt, qui est plus voluptueuse que mystique; en sorte que l'âme se sent agréablement chatouillée sans être remuée profondément. Toutefois le *Kyrie*, le *Benedictus* et l'*Agnus Dei*, les trois pièces les plus remarquables de l'ouvrage, conservent ce caractère pieux, qui, sans être la raison de leur beauté, n'en demeure pas moins le signe.

Nous entendrons encore, du même auteur, une marche pittoresque, si je puis m'exprimer ainsi, dédiée à Pie X, dans laquelle viennent s'entre mêler, d'une façon très heureuse, les thèmes du *Te Deum*.

Les frais de ce concert sont énormes, car l'exécution demande des chœurs, des solistes et l'ajonction de l'orgue à un orchestre complet. Cependant M. Contant ne doit pas regretter sa détermination, car la salle du Monument promet d'être remplie. Quant aux résultats artistiques ils sont déjà unanimement reconnus par tous nos confrères

Falstaff.

Qui croire

Lisant l'autre jour le livre de lord Roseberry : *Napoléon. Sa dernière phase*, j'ai constaté une fois de plus combien il est difficile de se fier à l'histoire, même écrite par des témoins oculaires. A la fin de son volume, l'auteur rapporte les jugements sur l'apparence physique de Napoléon lorsqu'il monta à bord du *Bellérophon*. Ces jugements sont ceux des officiers du bord.

Nous prendrons seulement un détail. Le capitaine Maitland écrit : "Les yeux sont d'un gris clair, les dents bonnes."

Vient un autre officier, Senhouse, il dit : "Les yeux sont bleu clair. Il a de vilaines dents."

D'après Bunbury, "Napoléon a les yeux gris, ses dents sont vilaines et malpropres."

Lady Malcolm a vu Napoléon avec "des yeux bleu clair ou gris, de bonnes dents blanches et égales, mais petites." Elle le trouve 'bien proportionné, quoique trop gros.'

Enfin, nous avons le témoignage du chirurgien militaire Henry. Celui-ci ne nous renseigne pas sur l'état de la dentition du grand homme, ni sur la couleur de ses yeux, mais il le dépeint ainsi : "En somme, il avait plutôt la mine d'un gros moine espagnol ou portugais que du héros des temps modernes."

Nous voilà, on l'avouera, bien documentés.

Pas même moyen de savoir si Napoléon avait de bonnes ou mauvaises dents, des yeux gris ou des yeux bleus Et tous ces témoins, cependant, l'ont vu, lui ont parlé, sont restés plusieurs jours en sa compagnie.

Comment après cela, croire que l'histoire puisse nous fournir une certitude absolue sur des questions d'un ordre abstrait, alors que des historiens, qui sont des témoins oculaires, n'arrivent même pas à préciser des faits matériels qu'ils ont eu toutes facilités de vérifier ?

H. Harduin.

La femme a une puissance singulière qui se compose en réalité de la force et de l'apparence de la faiblesse.

Victor Hugo.

Une Reine des Fromages et de la Crême

XII

(*Suite*).

Cette question si naturelle lui rappela que, uniquement préoccupé de celle qu'il quittait, il n'avait même pas songé à donner un but à sa fuite devant l'impossible. Il s'éloigna du guichet sans répondre, au risque de passer pour un fou, et se mit à arpenter la salle. Une affiche aux enluminures criardes arrêta son regard. VALERIE BAD, portait cette affiche en lettres gigantesques, Brusquement ses sourcils se froncèrent. Il courut de nouveau au guichet.

—Une première pour Valerie Bad, je vous prie, dit-il d'une voix singulière.

Une demi-heure plus tard l'express l'emportait vers l'aristocratique ville d'eaux. Enfoncé dans son coin, il paraissait dormir : il songeait.

" Oui, — pensait-il, — c'est le seul moyen d'essayer de me guérir ; j'ai fait un rêve délicieux et fou à Glockenau ; le prolonger eût été dangereux autant que coupable. Essayons de me reprendre, s'il en est temps encore. Le salut est à Valerie Bad, s'il est quelque part !"

Quelque dix-huit années auparavant, Sir Gilbert Nevyll avait commis la grande erreur de sa vie, et, étant données l'ardeur enthousiaste de sa nature, la délicatesse confiante de son âme, l'habitude qu'avait cet enfant gâté de la fortune de tout voir accourir au-devant de son caprice, il était impossible qu'il ne commit pas cette erreur fatale. Le jeune Sir Gilbert passait à cette époque pour un original : il y avait en lui du philanthrope, parfois jusqu'à la naïveté, et du misanthrope aigri par la vision trop nette de tant de vilains et honteux dessous des élégances et des hypocrisies du monde. Il lui arrivait fréquemment de lancer de ces saillies déconcertantes de désabusé que l'éclat de son rang et de sa fortune lui faisait seul pardonner. Un soir qu'il soupait avec un jeune marquis de ses amis, au moment où il semblait que la chaleur des vins généreux eût dû l'inviter à sa plus parfaite quiétude, il dit à brûle-pourpoint à son hôte :

"Ne vous est-il jamais venu à l'idée comme à moi, de vous demander combien de douzaines d'individus meurent de faim, à Londres, chaque jour ?"

Son compagnon resta d'abord tout interdit, puis prit un air comiquement attristé.

—Vous m'inquiétez, mon cher, – dit-il, — je vois qu'il faut vous distraire. Tenez, laissez-moi vous conduire à Hurlingham. On vient d'acheter un lot de pigeons splendides et le capitaine Atherton doit faire sa première apparition sur le terrain du Polo depuis qu'il qu'il s'est fracturé l'os de la cuisse. Faites-moi ce plaisir, Gilbert.

—Soit ! avait répondu Gilbert en avalant un verre de bordeaux.

Et il était allé à Hurlingham, où il fut accueilli par nombre de jolis sourires très peu cruels. Il n'avait qu'à se laisser vivre en doux sceptique comme les aime le monde ; mais l'élévation même de son âme le lui interdisait et le fit sombrer sur le premier écueil. Il était de ceux qui ne peuvent se passer de l'influence féminine et et dont une femme fait un fort et un triomphateur, ou bien un faible et un vaincu, selon qu'elle est bonne ou mauvaise. Gilbert avait si parfaitement conscience de ce besoin de sa nature qu'il cherchait sans cesse cet ange qui, devenant l'indispensable complément de lui-même, le ferait, de sa douce main, l'homme qu'il sentait pouvoir et devoir être. Jusqu'alors sa subtilité avait toujours deviné que le prestige de sa noblesse et de sa fortune dépassait celui de sa personnalité dans les yeux caressants qu'il étudiait, et il en souffrait : mais il oublia d'un coup tant de déceptions passées, quand, un soir, son regard s'arrêta sur une svelte et gracieuse personne, enfouie dans des flots de gaze bleu pâle. Les cheveux d'un blond doré entouraient le front blanc d'une ombre à demi transparente, le cou mince était légèrement penché, et les doigts délicats jouaient avec la touffe de nénuphars piquée sur le côté de sa jupe. Une si mélancolique poésie se détachait des grands yeux limpides et rêveurs de cette jeune fille qu'elle frappa l'imagination de Sir Gilbert comme le type idéalisé d'Ophélie. La triste et profonde transparence de ce regard calme conquit sur-le-champ le jeune homme qui ne vit plus que lui dans la salle de bal. Cette blonde apparition demeurait isolée en compagnie d'un chaperon à l'air insignifiant. Nul ne se soustrait à sa destinée et Gilbert trouva trop facilement le moyen de se faire présenter à la délicieuse Ophélie : c'était simplement une jeune provinciale, sans fortune, une demoiselle Charlotte Dickson, qui, toute flattée qu'elle fût d'une recherche si haute, se garda bien de le laisser voir. Cette extrême réserve, si nouvelle pour le jeune propriétaire de quatre vingt mille livres de rentes fut ce qui riva si complètement ses fers : il épousa Miss Dickson, ne doutant pas qu'il avait trouvé non seulement une âme sœur, mais un cœur aussi épris que le sien. Alors, lentement, la désillusion vint ; il lui fallut comprendre qu'il n'y avait absolument rien derrière ces yeux bleus qui lui semblaient si profonds. Longtemps, il s'efforça loyalement de croire que, du moins, elle l'aimait autant qu'il était en sa nature d'aimer ; mais il lui fallut renoncer même à cette faible consolation et reconnaître que la petite provinciale était une rouée parfaite qui l'avait joué avec un art consommé et n'avait jamais eu de passion que pour sa fortune et son titre. Gilbert, dès lors, s'aigrit d'autant plus vite que le mariage était demeuré stérile. Trois ans ne s'était pas écoulés que le jeune ménage était séparé de fait, sans inutile scandale, le château de Morton et la maison de Londres étant assez vastes pour permettre à Sir Gilbert et à Lady Nevyll de vivre sans se rencontrer autrement qu'en public dans les occasions indispensables. Leur goût des déplacements les plaçait toujours aux antipodes, lui en Ecosse lorsqu'elle était à Paris, elle à Boulogne s'il s'avisait d'aller en Italie Ils n'existaient plus l'un pour l'autre. Il soldait les factures, voilà tout.

Telle était la triste histoire qu'il avait évité de raconter

à Ulrique Eldringen. Son intention n'avait jamais été de dissimuler l'existence de sa femme, mais elle ne tenait pas de place dans ses pensées. Et lorsque en considérant Ulrique, il comprit qu'il eût dû parler, il était si heureux qu'il n'en eut pas le courage. Au seuil de l'abîme seulement il s'était réveillé, et, en parlant enfin, il avait brisé deux cœurs.

Or, en se rendant à Valerie Bad, c'était vers Charlotte, c'était vers sa femme qu'allait Gilbert. Il s'était souvenu tout à coup de sa présence dans ce petit pays et voulait lui demander de le secourir contre lui-même, pour son repos et celui de la noble jeune fille dont il avait si profondément troublé le cœur.

Ce ne fut que vers le milieu de la matinée que le train s'arrêta à Valerie Bad.

Dans le Grand-Hôtel où elle s'était installée, Lady Nevyll, en robe du matin, son déjeuner servi à côté d'elle, des journaux, des revues, des ouvrages à l'aiguille et des fanfreluches épars sur les meubles, était nonchalamment étendue sur une chaise longue Qu'il y avait loin de la réalité présente à la poétique vision qui avait autrefois charmé Sir Gilbert ! Ophélie ne se conçoit pas passée la prime jeunesse ; il lui faut la transparente fraîcheur du teint, la pureté de lis de l'épiderme nacré ; les pattes d'oie tuent Ophélie plus sûrement que l'amour d'Hamlet Chez Lady Nevyll, les yeux rappelaient le passé ; ils avaient conservé, sinon leur éclat, du moins leur beauté et leur vague et mystérieuse profondeur. Le reste n'était plus qu'un lointain souvenir et les cheveux même avaient perdu leur ton d'ambre, tant se fanent vite les blondes trop idéales.

Tout à coup, dérangée dans son indolente apathie, elle fit un geste d'ennui : on venait de frapper à la porte.

"Entrez !" dit-elle, d'une voix traînante et molle.

Et en même temps elle jeta un regard dans une grande glace pour voir qui la venait troubler. Ce regard prit soudain une fixité surprise. Celui qui entrait était Sir Gilbert Nevyll, son mari.

"Vous !.. . — s'écria-t-elle.

— Oui, moi.

— Ici ?....

— Ici.... Cela vous surprend, n'est-ce pas ?

— J'avoue que c'est la chose du monde à laquelle je m'attendais le moins. Et vous venez....

— Vous voir.

— M'apportez-vous des nouvelles ?

— Je viens du fond des montagnes où il m'est arrivé, en effet, des choses extraordinaires, mais dont l'intérêt m'est personnel.

— Alors, qu'êtes-vous venu faire ici ?

— Vous demander, car je vois à ces caisses à demi faites que vous vous préparez à partir, si vous ne seriez pas disposée à me laisser vous accompagner au retour ?

— Voilà bien la chose la plus extraordinaire qui soit arrivée depuis que nous sommes mariés.

Lady Nevyll se renversa de nouveau sur ses coussins. Elle avait repris suffisamment son sang-froid et le son de sa langueur glacée ordinaire.

— Quand partez-vous ? — demanda Sir Gilbert.

— Je compte partir mercredi.

— Deux jours.... Je n'aurai donc pas, ici, à vous imposer ma présence trop longtemps.... Vous permettez ?.... ajouta-t-il en sonnant pour se faire apporter une tasse et prendre sa part du déjeuner servi.

Dès que le garçon fut sorti, Gilbert poursuivit d'un ton contraint, tout en se versant du café.

—Pourrais-je connaître vos projets pour cet hiver ? Ne pensez-vous pas que nous pourrions essayer un hiver chez nous, à Morton. .. pour changer ?

— J'irai à Florence, dit Lady Nevyll.

Il la regarda fixement pendant quelques instants.

— Vous êtes pâle, — dit-il.

— Que vous prend-il de vous occuper de cela ? Je ne me suis jamais mieux portée.

— Alors, c'est la couleur de votre robe qui ne vous sied pas. Pourquoi ne portez vous plus jamais de bleu pâle, Charlotte ? Ce'a vous allait si bien le soir... où je vous ai vue pour la première fois !

—Bonté divine Gilbert, allez-vous redevenir sentimental ?.... De grâce, épargnez-moi les souvenirs !

Gilbert laissa brusquement tomber sa cuiller et se leva.

— Non, pas de souvenirs, vous avez raison, — dit-il d'un ton changé, — parlons de l'avenir. Vous vous êtes étonnée de me voir, c'est que je viens vous demander si nous ne pourrions pas recommencer notre vie ?

— Vous plaisantez, je présume ?

— Non, Charlotte ; j'y ai réfléchi, et, voyez vous, je me demande pourquoi nous n'arriverions pas à nous comprendre un peu mieux que nous ne l'avons fait jusqu'ici ?

Lady Nevyll partit d'un éclat de rire nerveux.

— Vraiment, Gilbert, ceci devient presque amusant ; je vous savais excentrique, mais pas à ce point.

Sir Gilbert rougit ; il parut faire un violent effort pour se contraindre et poursuivit :

—Je sais que je vous ai donné le droit de me faire des reproches, Charlotte ; je suis prêt à prendre tout le blâme sur moi. J'ai manqué de patience en voyant que vous n'étiez pas... pas exactement comme j'avais mis dans ma tête que vous deviez être....

— Dites donc votre pensée entière !.... Dites donc que je ne vous ai épousé que pour votre fortune !

— Charlotte, ne me faites pas dire ce que je ne pense pas. Je suis persuadé qu'il n'y a entre nous qu'un long malentendu et que si nous voulons y mettre réciproquement du nôtre, tout peut encore changer.

— Je n'en vois vraiment pas la nécessité ! dit Lady Nevyll d'un air ennuyé.

Sir Gilbert serra fortement les poings.

— Charlotte,— insista-t-il, — ne comprenez-vous pas que pour moi, ceci est terriblement sérieux ? Croyez-moi, avec des efforts, de la patience, notre tendresse passée peut renaître....

— Allons donc !.... pour qu'une chose renaisse, il faut qu'elle ait existé.

(*A suivre.*)

EN GLANANT

George Sand et Th. Gautier.

On n'ignore pas que George Sand demeurait toute l'année à Nohant et que l'on était toujours sûr d'y trouver la châtelaine lorsque l'on se décidait à quitter Paris à n'import quel jour de l'année.

Théophile Gautier, que l'obligation de ne pas quitter le *Moniteur*, rivait au boulevard, se décida un jour à accepter l'invitation qui lui était faite par l'auteur d'*Indiana* Chose étrange, il ne la connaissait que de nom.

George Sand avait donné des ordres pour son installation à Nohant. Gautier arriva donc. La maîtresse de la maison, après l'avoir reçu avec son ordinaire cordialité, le laissa tout à son indépendance et se montra fort peu.

Gautier, un peu étonné, cherchait inutilement à se rapprocher d'elle : George Sand ne paraissait guère qu'au dîner et encore, elle se montrait silencieuse, écoutant beaucoup, mais c'était tout.

Gautier, très intrigué, voyant qu'au bout de trois jours la vie ne changeait pas, prit le parti de parler du départ. Il était un peu piqué de l'attitude de sa silencieuse hôtesse.

—Pourquoi s'en va-t-il sitôt? demanda Mme Sand à celui qui s'était chargé de présenter Gautier.

—Dame! répliqua l'ami un peu embarrassé. Gautier est un timide; comme vous ne lui dites rien, absolument rien, il juge que sa présence ne vous est pas agréable et, ma foi, il s'en retourne.

—Ah! mon Dieu! s'exclama George Sand, vous me faites un réel chagrin! Vous avez donc oublié une chose essentielle?

—Laquelle?

—Mais de lui dire que j'étais bête!

Cela fut prononcé avec une bonne foi si évidente que Gautier, à qui la réponse fut rapportée, demeura trois jours de plus à Nohant et en partant s'inclinant devant la grande femme de génie, lui dit avec bonne humeur :

—Madame, je savais qu'il y avait beaucoup de bêtes dans l'Arche et j'aurais été bien heureux de m'y trouver avec vous. Reste à savoir si l'espèce en existait déjà.

Propos d'Etiquette.

D.—Les personnes en deuil peuvent-elles porter sur elles des fleurs naturelles?

R.—Non, si le deuil est récent ou profond.

D.—Les personnes en deuil peuvent-elles assister à une cérémonie de mariage, en qualité d'invitées?

R. — Oui, à condition toutefois qu'elles n'y aillent pas en toilette et chapeau où il y a du crêpe. Si le deuil est récent, elles font mieux de se dispenser d'assister à des mariages.

D.—Qu'entend-on par : service à la russe.

R.—Un service à la russe est celui où les plats n'apparaissent jamais sur la table C'est d'une très haute élégance.

D.—Une femme doit-elle se lever de son siège lorsqu'on lui présente quelqu'un dans un salon?

R.—Non, à moins que le monsieur en question soit de beaucoup plus âgé qu'elle et que l'on veuille l'honorer d'une façon particulière.

D.—Une personne vient me faire visite et je ne connais pas son nom, dois-je le lui demander?

R.—Il faut auparavant instruire sa domestique de petits détails qui évitent ensuite aux visiteurs, comme aux hôtes, bien des ennuis. Une personne qui va faire visite à une dame à laquelle elle n'a pas été présentée doit donner, en arrivant, sa carte à la domestique qui est allée lui ouvrir la porte afin qu'elle aille immédiatement présenter cette carte, sur un plateau, à la maîtresse de maison. J'ai vu des cas où la domestique, mal stylée, remettait la carte dans le plateau avec les autres, et insistait ensuite pour faire entrer la visiteuse au salon, sans plus de cérémonie. La visiteuse attend quelques secondes dans le hall afin de donner le temps à la maîtresse de maison de lire la carte; celle-ci doit se hâter de saisir le nom, puis, elle s'avance ensuite au-devant de son hôte, en lui tendant la main et lui dire : "Je suis enchantée de vous voir, Mme Une Telle," ou "Comment vous portez-vous, Mme Une Telle," en lui donnant son nom.

LADY ETIQUETTE.

L'ORAGE

(IMPROMPTU)

Que l'atmosphère est dense et lourd!
Un ciel de plomb couvre la terre
La bête fuit et l'oiseau court
Au nid qu'ébranle le tonnerre.

Les éclairs sillonnent la nue
Et l'effet n'est pas sans beauté;
Mais ce feu qui trop souvent tue
N'a qu'une sinistre clarté.

Les arbres ont l'air en détresse,
On dirait de vieux êtres fous
Pour qui nul n'a plus de caresse
Et qu'on livre à tous les courroux.

La nature semble en colère,
Tout en elle parait frémir;
Las! elle pleure! Ame fière!
Dis donc ce qui te fait souffrir?

.. ..

Dans mon cœur, il fait sombre aussi,
Sous un ciel noir gronde l'orage,
Qu'est-ce donc qui gémit ainsi
Au fond de cet antre sauvage?

Tout est obscur, pas un rayon
Qui pourrait éclairer ce gouffre;
En vain, j'appelle la raison
Pour définir ce que je souffre.

Une morne mélancolie
S'empare de mon rêve fou,
Pas une voix tendre ou amie
Pour m'arracher à ce dégoût.

Quel marasme! Vais-je en mourir?
Je sens dans mon âme oppressée
Un flot du cœur monter.... courir.
Il pleut très fort!.... Je suis sauvée!

ATTALA.

Montréal, octobre 1903.

M. de Fontenelle, âgé de 97 ans, venant de dire à Mme Helvétius, jeune, belle et nouvellement mariée, mille choses aimables et galantes, passa devant elle pour se mettre à table, ne l'ayant pas aperçue :

—Voyez lui dit Mme Helvétius, le cas que je dois faire de vos galanteries, vous passez devant moi sans me regarder.

—Madame, dit le vieillard si je vous eusse regardée, je n'aurais pas passé!

L'esprit est toujours la dupe du cœur.

LA ROCHEFOUCAUT.

Ce qu'il y a de plus triste ici-bas, c'est une âme incapable de tristesse.

MME A. DE G.

LE COIN DE FANCHETTE

Thérèse Batbedat, Winipeg. — J'ai perdu votre adresse. Vous seriez bien aimable de me la faire tenir à nouveau

Matilde de Canosse. — Adressez-vous pour cette pâte épilatoire à Madeleine, du journal *La Patrie*, Montréal.

Gilles de Bretagne. — Mme Sauvalle sera sans doute, heureuse d'apprendre que son étude sur Mme Geoffrin vous a particulièrement plu.

Saguenay.—Vous êtes le très bienvenu.—Dieu sait quand je pourrai accomplir ce pèlerinage aux lieux aimés, mais, j'en conserve toujours la chère espérance.

Cécile St. — Les romans de Laure Conan sont en vente chez Beauchemin, rue Saint-Paul, Montréal. Je crois aussi que vous pouvez vous les procurer chez n'importe quel libraire.

Hermanette. —Non, non, je ne vous ai point oubliée. Je suis comme la Province de Québec, moi, *Je me souviens*, toujours — Adressez-vous pour ce qui concerne les Livres Gratuits à Mme Dandurand, 960, rue Sherbrooke.— Je vous espère cet automne, à Montréal N'attendez pas au Paradis, c'est trop long—et trop loin.

Narbonne. — " Des yeux couleur de tendresse ! " L'expression est si jolie que je la mets pour le plaisir de ceux qui aiment les choses neuves. Et comme nous sommes ici pour nous instruire les uns les autres, je vous dirai, à mon tour, une phrase dont le mérite littéraire se double parfois de l'apropos. C'est celle-ci : " Plus on vaut, plus fièrement on aime."

Jérusalem. — Ne savez vous pas que " la tristesse, c'est l'anémie du cœur ? " Il faut secouer ces pensées noires par des occupations absorbantes. Je sais qu' " en se plaignant, on se console," mais à la condition toutefois qu'on ne se plaigne pas à tous les échos. Nous n'avons pas le droit non plus d'assombrir, par nos doléances ou notre mine renfrognée la gaieté de ceux qui vous entourent ; que chacun de nous porte courageusement sa part d'épreuves sans vouloir imposer son fardeau à plus d'un Cyrénéen.

Lucien L. — Je ne suis pas " une des rares " : toutes les Canadiennes sont bonnes patriotes. Seulement, quelques-unes ne s'en rendent pas tout à fait compte, et les autres n'ont pas l'occasion d'exprimer leurs sentiments. Toutes, cependant, peuvent prouver leur patriotisme d'une manière effective : les mères en développant l'amour de la patrie dans le cœur de leurs enfants, et les institutrices en continuant cette belle œuvre auprès de leurs élèves. La décision du tribunal de l'Alaska vous indigne ? Elle aurait dû commencer par ne pas vous étonner. L'Angleterre nous sacrifiera sans cesse aux Etats-Unis. " Good enough for Colonials."

Admirateur de Balzac. — J'accepte la discussion que vous m'offrez : Je suis même ravie de la tournure utile et pratique que prend *Le Coin de Fanchette* et je ne demande pas mieux d'essayer à soutenir cette note. J'aurais reproduit votre lettre, mais, il vaut mieux s'en abstenir puisque vos informations ne sont pas justes. Vous dites que dans la vie de tout homme il y a toujours une femme qui lui inspire ses plus belles œuvres. Ce n'est point à ce sujet que je diffère d'opinion avec vous ; je serai même plus large encore, car dans la vie de la plupart, il n'y a pas seulement une inspiratrice, mais plusieurs, on peut bien le dire Ainsi, vous affirmez que Mme la comtesse de Hanska a fait naître dans l'esprit de Balzac, les plus belles héroïnes de la *Comédie Humaine*. Il y a beau jeu que Balzac avait écrit un grand nombre des romans de son œuvre quand il a connu Mme de Hanska dont il fit ensuite sa femme. Non, la femme qui a pris le plus d'ascendant sur l'esprit du grand romancier, qui a eu le plus d'influence sur son talent, qui a le plus contribué à son développement, c'est la duchesse d'Abrantès dans l'amitié de laquelle Balzac a vécu plus de quinze ans. Il en a parlé dans *La femme de trente ans*, dans *Le Lys de la Vallée*, et plusieurs autres romans. Elle a posé pour beaucoup de ces héroïnes ; il va jusqu'à copier pour l'une d'elles, le tic que la duchesse d'Abrantès avait d'effleurer souvent l'une de ses narines du bout de son petit doigt. C'est par les conversations de Mme Junot qu'il apprit une foule de détails sur l'Empire et les principaux personnages qui y jouèrent un rôle, informations et anecdotes qui lui servirent dans la plupart de ses romans. Mme Junot d'Abrantès était morte depuis longtemps quand Balzac épousa Mme de Hanska. Etes-vous convaincu ? Votre admiration pour le génial auteur de *La Comédie Humaine* n'a rien à souffrir de ce changement.

Reçu lettres de *Clarisse*, *Bouton-de-Rose*, *Muscadine*, *Tycé*, *Pseudonyme*, *Jeanne*, *Jeanette*, *Jeanetton*, et compliments à tous.

J'ai déjà dit, dans cette page, à une correspondante, que le théâtre n'était pas pour les jeunes filles ; je le répète, et une petite enquête pourrait au besoin prouver que j'ai eu raison de défendre les Nouveautés à la jeunesse de notre ville. Le Théâtre National n'offre certes pas ces dangers, et il ne peut exister à son endroit les mêmes scrupules que pour les Nouveautés.

FRANÇOISE.

Les vieilles connaissances valent mieux que les nouveaux amis.

MME DU DEFFANT.

Femme et chrétienne, ces deux mots supposent tous les dévouements, toutes les résignations.

DUCHESSE D'ABRANTÈS.

On n'est maniéré que parce que l'on n'a pas assez d'esprit pour être naturel.

MME D'ARCONVILLE.

Les hommes légers prennent les choses légères aux sérieux.

COMTESSE DIANE.

Plus on occupe son esprit, moins on sent le dangereux besoin d'occuper son cœur. MME RICCOBONI.

 PAGE DES ENFANTS 

Causerie

VISITE A NORWICH (ANGLETERRE)

C'ÉTAIT par une belle journée d'automne, le train file rapidement à travers les landes fleuries surnommées "*The Norfolk Broads*" ; ça et là, des ruines couvertes de lierre percent à travers le feuillage touffu du bois, puis, peu à peu, la locomotive ralentit sa course, le paysage change d'aspect, et les toits de la banlieue, ainsi que les murs délabrés des remparts apparaissent à demi cachés par les arbres. Nous sommes à Norwich, la capitale du comté de Norfolk, situé dans la partie nord-ouest de l'Angleterre et qui a vu 14 siècles s'écouler sur sa tête. Les Romains en jetèrent les fondations, puis vinrent les Saxons et ensuite les Normands qui en firent un fief féodal. Le premier édifice qui attira mon attention fut une construction massive et carrée, l'antique castel construit par Guillaume le Roux, fils de Guillaume le Conquérant, vers la fin du 11ème siècle, et maintenant transformé en musée où l'on peut y voir des fossiles de mammouth et d'éléphants qui habitèrent ces parages lorsque Norfolk faisait partie du continent européen et était arrosé par le Rhin !

Ce qui frappe l'œil tout d'abord à Norwich, c'est la quantité vraiment phénoménale de vieilles églises. Il faut croire que les Norfolkiens étaient fort dévots : d'ailleurs, n'est-ce pas le pays des quakers, des Gurney, des Buxton, qui portent cette fière devise: "God made the Gurneys, and the Gurneys made the world." "Dieu fit les Gurneys et les Gurneys firent le monde." La voiture pénètre maintenant dans le vieux quartier de la ville appelé "Tombland" (pays des tombes) ; je me récrie sur cette lugubre appellation et le cocher nous explique que durant une épidémie tous les pestiférés furent enterrés ici sous les dalles du pavé ! j'aurais tout autant préféré ignorer ce renseignement, mais un autre sujet réclame mon attention : Notre véhicule s'arrête devant la haute porte-cochère voûtée du palais épiscopal. Le portier pousse les battants de fer qui s'ouvrent lentement sur leurs gonds rouillés, et puis... la porte se referme avec fracas sur le monde extérieur, et je me trouve transportée dans un véritable oasis : des ruines transformées en pavillons rustiques, des pelouses s'étendant jusqu'au jardin de fleurs et ombragées d'arbres centenaires entre autres un murier tout courbé par l'âge et par la récolte de fruits succulents. Là-bas, des fillettes et des garçonnets dégustant leur thé sur le gazon : ils appartiennent à la nombreuse progéniture de l'évêque protestant, qui a eu, si je ne me trompe, 16 enfants !

"*Madame l'évêque*" nous reçoit dans une grande salle voûtée, et nous fait voir les pièces les plus anciennes de sa demeure, qui date du 13ème siècle, époque où la cathédrale fut érigée, ou plutôt commencée ; celle-ci toute contigüe au palais épiscopal, est de belles dimensions et du plus pur style romain. Cependant, l'harmonie des proportions autrement parfaites est gâtée par une flèche gothique, construite il y a environ 3 siècles sur l'apex même du clocher romain A l'intérieur, remarquable par les fresques du plafond, les superbes colonnes et architraves, il y a plusieurs tombes intéressantes surtout celle de l'évêque Herbert de Losinga, l'instituteur de la cathédrale. Derrière le grand autel, il y a un siège exhaussé où les évêques lisaient la messe, détail d'architecture qui n'existe dans aucune autre église de la chrétienté, sauf dans celle de St-Pierre à Rome.

Après avoir visité tous les recoins de la cathédrale, une des filles de l'évêque et moi nous nous acheminons vers les cloîtres qui entourent le lieu de sépulture des moines d'avant la Réformation. Quel calme poétique dans ce champ de repos : pelouse marquée par quelques dalles funéraires dont les noms sont pour la plupart à moitié effacés par le temps ; à l'entour, est une double rangée de colonnes noircies et vermoulues, tandis qu'au fond se découpe les nobles proportions de la cathédrale sur le ciel éthéré ! Cela fait rêver aux âges écoulés et oubliés, comme le nôtre le sera un jour, mais aurons-nous d'aussi beaux monuments d'une foi fervente à offrir à la postérité ?

CHRISTINE DE LINDEN.

Norfolk, octobre 1903.

L'Enseigne.

BONJOUR, père Fouré !

—Bien le bonjour, Monsieur Géricault ! répondit le maréchal ferrant en soulevant son bonnet de laine ; ça va-t-il comme vous voulez ce matin ? Qu'est-ce que je vais vous offrir ?

—Un petit verre de picolo, comme d'habitude ; vous savez que je le préfère à tous les vins fins de la terre."

A ce moment, une mignonne fillette aux yeux couleur de bleuet apparut sur le seuil du cabaret.

" Tiens, voilà ma petite amie ! dit l'artiste en mettant un baiser sur les joues roses de l'enfant ; il faut pourtant que je lui fasse son portrait, à cette fauvette-là !

—Suzette, commanda le grand-père, apporte-nous deux verres, et, tu sais, ne mets pas tes doigts dedans ! "

Suzette disparut d'un côté, et le père Fouré de l'autre, celui-ci allant à la cave, celle-là à la cuisine, et bientôt après le peintre et le maréchal ferrant, attablés en plein air, devant la maison, trinquaient ensemble, pendant que dans la poussière du chemin picoraient les poules, que les canards barbottaient dans le ruisseau et que Suzette, sans plus de façon, s'installait sur les genoux du jeune homme comme elle avait coutume de le faire depuis longtemps déjà.

Géricault, qui n'avait pas vingt ans à cette époque, s'arrêtait souvent chez

PAGE DES ENFANTS

le père Fouré, dont il aimait l'esprit naïf et les reparties originales.

Le cabaret du bonhomme, placé sur la route de Rocquencourt, était situé à vingt pas de la maison du célèbre peintre :

" Pour lors, Monsieur Géricault, dit le maréchal ferrant en bourrant sa pipe, j'ai quelque chose à vous demander.

—Parlez, père Fouré ; qu'est-ce que je puis faire pour vous ?

—Combien me prendriez-vous pour repeindre mon enseigne ? "

A cette question l'artiste eut un bon sourire, et, clignant légèrement les yeux :

" Ne vous tourmentez pas, nous arrangerons cette affaire-là entre deux verres de vin de Marly.

—C'est que, voyez-vous, il y a bien longtemps qu'elle sert. C'est Masselin, le peintre d'enseignes de Versailles, qui l'a faite. Un jour—il y a quelque chose comme soixante ans de ça—il entre ici d'un air exténué et me dit : " Vous ne pourriez pas me donner un verre d'eau ? " Un verre d'eau ! Monsieur Géricault, vous me croirez si vous voulez, mais je n'ai pas eu le courage de lui verser de cette boisson-là ; j'avais du vin dans ma cave, j'allai lui en chercher une bouteille. " Bah ! que je me dis, je n'en serai pas plus pauvre." Tout en se désaltérant, il me raconte qu'il peint des *petites machines* sur les devantures de boutiques, mais qu'il n'a pas d'ouvrage et qu'il est dans une misère noire.

" Je n'étais pas riche à cette époque. Mon père était mort depuis quinze mois. Ma mère, à moitié paralysée, avait quasiment un pied dans la tombe ; à nous deux, nous tenions le cabaret que voici, et, dame ! les affaires ne prospéraient guère ! On vivotait, mais en se privant tout le long de l'année.

" Pour augmenter nos ressources, je ferrais les chevaux. Mais voilà !... les cavaliers qui passaient en galopant devant ma maison ne savaient pas qu'elle abritait un maréchal ferrant ; il me fallait absolument une enseigne.

" Je dis à Masselin : " Combien que ça me coûterait pour peindre un cheval qui lève le pied pendant qu'on lui enfonce des clous dans son sabot ? " Il me répond : " Ce que vous voudrez." C'était sa manière de me remercier de ma bouteille de vin, à ce garçon ! Vous comprenez, Monsieur Géricault ? Eh bien, en trois heures il me bâcla une enseigne un peu soignée, je vous assure ; le soleil et la pluie l'ont bien détériorée, mais pendant cinquante ans elle m'en a attiré du travail !

—Et combien avez-vous donné à Masselin pour cette besogne exécutée si rapidement ?

—Tout ce que je possédais, c'est-à-dire deux écus de six francs que je gardais comme une relique, histoire d'avoir quelques sous de côté ; ma parole, ça valait bien ça !

—Père Fouré, je ne vous prendrai pas plus cher que Masselin ; j'ai justement là ma boîte de couleurs ; je vais commencer tout de suite.

—Attendez, je vais appeler mon petit-fils pour qu'il décroche l'enseigne.

—Non, non, je peindrai sur ce volet, celui de la fenêtre du rez-de-chaussée.

—C'est une idée.

—Le soir vous le fermerez ; de cette façon la peinture sera protégée pendant la nuit de la pluie et de la poussière.

—Monsieur Géricault, c'est moi qui poserai ; vous allez me *tirer* comme je suis là, en costume de travail et tenant le pied d'un cheval ; mon rêve, depuis trente ans, est d'être représenté dans cette posture.

—Entendu ! "

L'artiste ouvrit sa boîte, prépara sa palette et jeta les premières touches sur le panneau de bois

En trois séances, le tableau (car c'en était un véritable) fut terminé.

" Ah ? Monsieur Géricault, dit le père Fouré en se frottant les mains, c'est tout de même joliment bien ! Et maintenant, ce n'est pas le tout, il faut que je vous paie ; voyons.... ça vaut bien deux napoléons ?

Le célèbre peintre sourit, et, tout en rangeant ses pinceaux :

" Est-ce mieux que Masselin ?

—C'est bien plus grand, et vous avez usé plus de couleurs ; aussi je ne marchanderai pas : faites votre prix.

—Eh bien, père Fouré, laissez-moi vous l'offrir ; seulement, c'est à une condition : je désire qu'après vous, il revienne à Suzette."

" Qui sait ? dit à part lui, le jeune homme : dans vingt ans ce morceau aura peut-être de la valeur et pourra procurer une dot à la jeune fille ! "

" Ah ! c'est facile, je le lui léguerai par testament. Entends-tu, fillette ? Remercie Monsieur Géricault ! "

Suzette sourit sans comprendre, la chère petite, mais elle entoura de ses petits bras le cou du peintre, et l'embrassa comme embrassent les enfants, en y mettant tout son cœur.

. . . .

Treize ans plus tard, en 1824, Géricault mourait d'une chute de cheval, et le père Fouré s'éteignait à l'âge de quatre-vingt-onze ans comme une lampe qui manque d'huile.

Deux jours après la mort de son grand-père, Suzette, en grand deuil, vit entrer dans le cabaret un homme au visage énigmatique qui lui dit :

" *Il paraît* que c'est à vous ce volet sur lequel est peint un cheval qu'on ferre ; voulez-vous me le vendre ?

—Mais c'est le portrait de mon grand-père !

—Je vous en donnerai un bon prix... Tenez, je serai rond en affaire, voici deux mi.... quinze cents francs ; est-ce dit ? "

Suzette hésitait, mais l'argent était si rare qu'elle fit un petit signe de tête. Alors le brocanteur, sans lui laisser le temps de la réflexion, lui glissa dans la main un billet de mille et un de cinq cents francs, puis, décrochant le volet, il le plaça sur son dos et partit précipitamment comme un voleur qui emporte un trésor.

Grâce à cet argent, Suzette put s'établir convenablement, mais, fort heureusement pour elle, elle ignora toujours que l'enseigne passa des mains du brocanteur dans celles d'un riche collectionneur, qui la paya 25,000 francs.

H. TELL-GUY.

A travers les livres

Types of Canadian Women, Past and Present, par Henry James Morgan, L. L. D., volume 1. William Briggs, Toronto, éditeur.

Le premier volume de cette œuvre fait bien augurer de ceux qui suivront, et nous ne pouvons que féliciter l'auteur de l'idée patriotique et chevaleresque qui l'a poussé à réunir en un vaste album toutes les Canadiennes qui ont droit à nos hommages, à notre respect, à notre admiration.

Ce qu'il a fallu de patience et de travail pour recueillir, de toutes les parties du pays, les traces de celles qui ont illustré le Canada par leurs vertus héroïques leurs talents variés ou leurs grâces sociales, nous le concevons aisément, mais si la tâche a été ardue, le résultat est assez brillant pour dédommager M. Morgan de toutes ses peines.

La nomenclature des femmes présentées dans le volume que j'ai sous les yeux est nombreuse et variée. Je suis fière de constater que les vaillantes pionnières de la foi et de la civilisation n'ont pas été oubliées

Notons parmi les celles, à juste titre appelées par M. de Laroche-Héron, *les Servantes de Dieu en Canada* Mmes de la Peltrie, Bourgeoys, Gamelin, etc. Et parmi les autres des temps héroïques de la colonie, Marie-Madeleine de Verchères, dont, jusqu'à présent, un petit nombre avait eu l'occasion de connaître les traits charmants. Viennent aussi les modernes, puis les contemporaines, et la liste sera longue, et les volumes succèderont aux volumes, jusqu'à l'extinction de la race canadienne, c'est-à-dire jusqu'à la fin des siècles

M. Morgan fait non seulement une œuvre bonne, mais utile aussi bien. Ses biographies féminines aideront à l'histoire, en même temps qu'elles mettront sans cesse à la disposition de tous, des renseignements et des informations aussi nécessaires qu'intéressantes. (*)

***

Dans le récent annuaire de l'Université Laval, que M. le Secrétaire-général nous a fait l'honneur de nous adresser, nous remarquons, avec un vif sentiment de satisfaction, que la série de conférences données cette année, dans la salle des promotions, par le professeur de littérature française, M. Augustin Léger, comprendra des sujets contemporains. Leconte de Lisle, José-Maria de Hérédia, la poésie objective et impersonnelle, les symbolistes et les décadents l'humanisme et le néo-classicisme, etc, etc, fourniront des exposés instructifs qui sauront retenir et charmer l'attention des assistants.

Ils seront de plus ravis qu'on se soit enfin décidé à parler de cette période contemporaine si remarquable, et si brillante, propre à nous faire connaître et aimer ceux à côté de qui nous vivons.

FRANÇOISE.

(*) Les lacunes qui, forcément, ont dû se glisser dans un premier volume, seront comblées dans ceux qui suivront.

Une banque pour les femmes.

Nous voulons parler de la succursale de la Banque Provinciale, établie chez Carsley, où tout est conduit et dirigé par des femmes : gérante et commis appartiennent au sexe que l'on n'ose plus qualifier de faible, attendu qu'il montre souvent plus d'énergie et de force de caractère que le sexe masculin.

Dans tous les cas, les femmes devraient encourager une institution où on les rencontre plus qu'à mi-chemin. Rien n'est plus facile, en se rendant chez Carsley pour y faire des emplettes, que de monter au second étage visiter cette succursale et d'avoir avec la gérante, Mlle Skelley, une entrevue dans laquelle vous aurez toutes les explications et instructions que vous pourrez désirer.

Nous ne saurions trop insister sur la nécessité qui existe pour les femmes de déposer leur argent en lieu sûr et d'acquérir, par ce moyen, des habitudes d'ordre et d'économie qui aident tant au bonheur de la vie.

Recettes faciles.

SAUCE POUR POISSON. — ¼ lb de beurre frais; 1 cuillerée à table de persil haché très menu; un peu de sel et de poivre et le jus de deux citrons. Battez le beurre en crème, mélangez bien le tout, en y ajoutant au moins une cuillerée à thé de mayonnaise. On peut mettre moins de jus de citron si l'on veut.

PAIN RÔTI FRANÇAIS. — A un œuf bien battu ajoutez une tasse de lait doux et un peu de sel. Coupez de petites tranches de pain et plongez dans le mélange de façon à permettre à chaque tranche d'absorber un peu de lait. Les tranches de pain, ainsi trempées sont placées sur un gril chaud. Etendez de beurre et servez chaud.

OMELETTE FRANÇAISE —Une tasse de lait bouillant dans laquelle on fait fondre une cuillerée à table de beurre; versez dans une tasse de croutes de pain (le pain doit être léger) ; ajoutez du sel, du poivre, 6 jaunes d'œufs bien battus. Mélangez parfaitement et enfin ajoutez les six blancs d'œufs battus jusqu'à ce qu'ils soient bien liés. Mélangez légèrement et faites frire dans le beurre bouillant. Quand elle est cuite vous la repliez sur elle-même de manière à lui donner la forme d'une demi-lune.

Histoire des mots et locutions

Le terme d'*enregistrer*, dit l'historien Velly, était inconnu avant Saint-Louis. Jusque là les actes avaient été inscrits sur des peaux ou parchemins, cousus les uns au bout des autres, que l'on enroulait à la manière des anciens ; aussi, au lieu de dire les registres on disait les *rouleaux* du Parlement ou de tout autre corps ou institution. Jean de Montluc, greffier en chef de la Cour, recueillit en différents cahiers reliés ensemble les principaux textes d'arrêts ou d'ordonnances qui avaient été rendus avant lui et de son temps. Et ce sont ces compilations qui ont donné commencement aux expressions *registre* et *enregistré* du latin *registum*, quasi *iterum gestum*, c'est-à-dire porté, rendu de nouveau, parce que recueillir ces textes c'était en quelque sorte leur donner une nouvelle existence. Cet établissement de *registres* est la véritable origine de l'*enregistrement* des ordonnances, lettres patentes, etc, formalité d'abord appliquée seulement aux actes publics puis, plus tard, étendue aux actes privés ayant besoin d'une sanction légale.

***

On disait autrefois pour caractériser le genre de vie du campagnard : "*Il doit pleuvoir sur un fermier presque autant que sur un buisson.*" On voulait indiquer par là que le fermier, laissant à sa femme les soins de l'intérieur, devait s'occuper sans cesse du travail des terres et, par conséquent, rester constamment exposé à toutes les intempéries.

JOSEPH NOLIN

Chirurgien-Dentiste

531a RUE SAINT - DENIS

MONTREAL

CORS-VERRUES-DURILLONS

"ANTIKOR - - LAURENCE"



Remède sur et efficace pour enlever promptement et sans douleur les

Cors, Verrues et Durillons

Energique, Inoffensif et Garanti.

EN VENTE PARTOUT

Envoyé par la poste sur réception du prix **25c. le flacon.**

A. J. LAURENCE, Pharmacien, Montréal.

PLUS DE CORS AUX PIEDS !

UNE FEMME SAGE



devrait étudier tout ce qui a rapport aux maladies particulières à son sexe afin de pouvoir les prévenir et les guérir au besoin. On trouvera des informations très importantes dans mon livre que je serai heureuse d'envoyer **GRATUITEMENT** à toute femme qui m'enverra son nom et son adresse. C'est un

LIVRE REMPLI DE BON SENS

écrit par une femme qui a passé une partie de sa vie à étudier ces questions. Je suis positive que vous en serez satisfaite.

ECRIVEZ-MOI AUJOURD'HUI.

Mad. Julia C. RICHARD, Boite 996, Montréa'

CORSETS

DERNIERS MODELES

Importés directement et vendus à des prix modérés. Choix varié. Réparations de corsets faits avec soin. Fournitures, telles que : baleines, aciers de côté, etc., à bon marché.

C. J. GRENIER & CIE, 1613 Ste-Catherine

2me porte de la rue St-Hubert



Montres et Bijoux

Notre assortiment de nouveautés pour le printemps est maintenant complet. Une visite à notre Exposition vous sera avantageuse. . . . .

N. BEAUDRY & FILS

Bijoutiers Opticiens

212 Rue St-Laurent, Montreal

Essayez le Polisseur **CANDO** pour argenterie
Demandez un échantillon.

TÉL. BELL, MAIN 2106.

CREME GERMANDREE

Pour la beauté et l'Hygiène du teint . . . .

EN POUDRE ET EN FEUILLES

Secret de beauté d'un Parfum idéal, d'une adhérence absolue, salutaire et discrète . . . .

A VENDRE

Chez tous les PHARMACIENS

Peinture préparée

Pour en dedans et en dehors, PEINTURE A PLANCHER, en petite ou grande quantité, à volonté, VERNIS, etc.

Outils de jardins de toutes sortes.

L. J. A. Surveyer

6 RUE ST-LAURENT

MONTREAL

Manuel du Journal des Demoiselles

9e édition, considér-blement augmentée

Méthodes pour les principaux t-a aux de dames

Impressions sur étoffes.—Marques du linge. Manière de relever et agrandir les patrons Tapisserie.—Tricot.—Crochet.—Filet.—Dentelles. Macremé.—Augmenté de la Dentelle au fuseau, Des renseignements très détaillés sur la manière de peindre sur toile gobelin, sur satin, sur velours, sur drap ainsi que la Peinture au Vernis Martin, l'enluminure, la Photominiature, etc.

Orne de 500 figures et vignettes

Prix du volume : Broché, Paris 3 fr. Département et Etranger, 3 fr. 75.

Envoyer un mandat de poste à

M. R. Théry, 11, rue Drouot

Richard

PHOTORAPHE

COIN

STE-CATHERINE

—ET—

ST-HUBERT

MONTREAL

DERNIERES NOUVEAUTES EN PHOTOGRAPHIES

BEAUMIER



Spécialiste :

Médecin et Opticien

A l'Institut d'Optique



EXAMEN des Yeux GRATIS

1854 Ste Catherine, Coin Cadieux **Montréal**

Est le meilleur de Montréal comme Fabricant et Ajusteur de Lunettes, Lorgnons, Yeux Artificiels, etc., Garantis pour bien voir, de loin et de près, et guerison d'Yeux.

AVIS.—**MEFIEZ-VOUS !** pas d'agents solliciteurs à domicile pour notre Maison établie et responsable.

Librairie Beauchemin

à responsabilité limitée.

256 RUE ST-PAUL, MONTREAL

L'OUBLIE, roman, par Laure Conan 1 vol. Illustré 0-75
Ouvrage couronné par l'Académie Française.

Librairie Beauchemin

(à responsabilité limitée)

256 Rue Saint-Paul

Ouvrages de Théodore Botrel.

CHANSONS DE CHEZ NOUS.—Charmant volume illustré de gravures et renfermant la musique des chansons 0 88

CHANSONS EN SABOTS.—Joli volume avec nombreux dessins et musique des chansons.......... 0 88

CONTES DU LIT-CLOS.—...s et poésies. 1 vol. illustré 0 88

COUPS DE CLAIRON.—Chan... poèmes héroïques. C...nquante poésies et chansons avec musique ...u chant. 1 vol... avec gravures. 0

Avez-vous un Bébé ?

Sirop du Dr Coderre

POUR LES ENFANTS

Le plus sûr et le meilleur Sirop Calmant

pour les divers maux de l'Enfance, pour adoucir les gencives et aider la dentition, pour la Diarrhée et la Dysenterie provenant de la même cause ; pour soulager les Coliques et régler les intestins. Pour calmer les souffrances et amener un sommeil paisible au petit souffrant, il est sans égal.

Il adoucit les souffrances de l'Enfance;
Il est le repos des Mères fatiguées.
Il épargne de précieuses existences.

Prix 25c. A vendre partout

STANTON'S PAIN RELIEF

Pour usage interne et externe

Un remède de famille prompt et sûr

STANTON'S PAIN RELIEF est sans contredit le remède du jour. Il devrait avoir sa place dans toutes les maisons. Les individus et les familles en voyage devraient toujours en avoir.

STANTON'S PAIN RELIEF comme remède interne pour les Coliques, la Diarrhée, les Crampes d'Estomac, la Flatuosité et l'Indigestion, agit promptement, en soulageant immédiatement le patient.

COMME GARGARISME pour le Mal de Gorge il n'a pas d'égal.

STANTON'S PAIN RELIEF comme remède externe pour les Entorses, les Crampes dans les membres, le Lumbago, le Mal de Dos, les Douleurs de Poitrine et des Côtés, le Mal de Dents, son action est prompte et agréable, donnant de l'aise et du bien-être, sans causer aucune irritation.

STANTON'S PAIN RELIEF.— Aucun Voyageur, aucun Touriste dans les campagnes ne devraient se trouver sans une bouteille de ce remède sous la main en cas de besoin.

A vendre partout. Prix 25c.

LES VERS.

Les Pastilles du Dr Coderre pour les Vers. sont le remède en usage le plus agréable et le plus logique pour les vers. Ces Pastilles chassent radicalement les Vers sans causer aucun préjudice ni pendant ni après.

Ce remède à la forme d'une **Très petite Pastille de chocolat**, étant considéré comme la forme la meilleure et la plus simple pour l'usage des enfants ; étant petite on l'administre facilement, agréable à l'œil et bonne au goût. Au cas où les enfants refuseraient d'avaler les pastilles, écrasez-les et faites-les prendre en poudre. Les instructions complètes pour enfants et adultes sont contenues avec chaque paquet.

DEMANDEZ LES PASTILLES DU DR CODERRE POUR LES VERS

Assurez-vous que ce sont les véritables, chaque paquet porte sa signature et son portrait.

Prix, 25c. la boite, ou par la malle sur réception du montant.

The Wingate Chemical Co., Ltd, Montreal, Can

Macey



Nous vendons

La Bibliothèque ÉLASTIQUE "Macey"

C'est la meilleure.

Demenagement.

Nous sommes maintenant installés dans nos Nouveaux Entrepôts

COIN STE-CATHERINE et GUY

Les lectrices de ce journal sont cordialement invitées à visiter le magasin le plus spacieux et le mieux éclairé de Montréal.

RENAUD, KING & PATTERSON



VOYEZ L'ASSORTIMENT

DE

FOURRURES

CHEZ

O. NORMANDIN

272-274 rue St-Laurent MONTREAL

Evitez l'encombrement en envoyant immédiatement vos Fourrures pour Réparations.